

Christian Tissier



Sur votre site, vous écrivez que vous êtes parti au Japon à l'âge de 18 ans, combien de temps y êtes-vous resté ?

J'y suis resté presque huit ans, sept ans et demi.

Et vous avez seulement travaillé au Hombu Dojo ?

Pour l'aïkido, seulement au Hombu Dojo.

Et vous aviez commencé l'aïkido ici en France ?

Oui, quand je suis parti au Japon j'étais déjà 2^e dan. J'ai commencé à l'âge de 11 ans avec M^e Nakazono. On faisait aussi beaucoup de stages, tous les étés, avec M^e Tamura. Donc j'ai passé le 2^e dan avec M^e Nakazono et ensuite je suis parti au Japon, j'avais 18 ans.

Quand vous étiez au Hombu Dojo, les anciens senseï étaient encore là ?

Quand je suis arrivé, O Senseï venait juste de mourir, donc le nouveau Doshu c'était Kisshomaru Ueshiba. Et il y avait tous les grands senseï de l'époque, qui avaient l'âge que j'ai maintenant, ou étaient même un peu plus jeunes, Yamaguchi, bien sûr, Osawa Senseï, qui était plus âgé, Tohei Senseï...

Arikawa ?

Arikawa, bien sûr, Okumura, et puis plein de jeunes senseï, enfin jeunes... ils avaient 10 ans de plus que moi... comme Saotome, Ichihashi, Masuda, Watanabe, tous les gens qui sont...

Comme je faisais tous les cours, j'étais dans ceux de Saotome, ceux de Masuda, les cours d'Osawa Senseï, dans les cours de Tada Senseï quand il est rentré, dans les cours d'Ichihashi, de Watanabe, de tout le monde.

... en tout je faisais à peu près entre 8 et 9 heures par jour d'entraînement.

Évidemment aujourd'hui il y a de nouveaux senseï : Endo, qui a enseigné à une époque à l'Aïkikai, les jeunes professeurs de maintenant de l'Aïkikai, qui sont les 7^e dan les plus recherchés au niveau de la pratique, que ce soit le fils de M^e Osawa, que ce soit Yasuno ou même le Doshu actuel, c'étaient des camarades de travail. Le fils Osawa n'était pas encore à l'Aïkikai, mais avec Yasuno, on a un an de différence. Shibata, Yokota, Miyamoto, eux n'étaient pas encore à l'Aïkikai quand je suis arrivé.

Est-ce que vous pratiquiez tous les jours à l'Aïkikai ?

Oui, je pratiquais tous les jours. Quand je suis arrivé j'ai essayé de faire le maximum, mais c'était difficile pour moi parce que je n'avais pas une bonne formation, j'avais beaucoup de problèmes techniques, je travaillais trop en force...

L'âge...

Oui, ... et en plus j'étais assez dynamique : à 18 ans on a envie d'y aller à fond. Bon, je faisais quand même 3, 4 heures par jour, plus le kenjutsu... Disons que les trois dernières années où je suis resté au Japon je faisais pratiquement tous les cours d'aïkido (au Hombu), plus (les cours) dans le dojo de Yamaguchi Senseï,

Horst Schwickerath
Beaumont/F

plus le kenjutsu, en plus je faisais également de la boxe thaï... en tout je faisais à peu près entre 8 et 9 heures par jour d'entraînement.

Et vous travailliez seulement avec Yamaguchi Senseï ?



Non, non, non... quand j'étais à l'Aikikai je suivais tous les cours, avec tous les senseï. Mais mes deux professeurs principaux étaient le Doshu, forcément, parce que c'était le patron du dojo, donc j'étais à tous ses cours, j'étais son uke, il m'a toujours beaucoup protégé et il m'a toujours aidé. J'avais le même âge que son fils, donc il nous regardait travailler ensemble. Ça c'était tous les jours, c'était impératif. Et puis Yamaguchi Senseï, dans les cours qu'il avait à l'Aikikai, dans les cours qu'il avait à l'extérieur, dans tous ses dojo, voilà.

Comme je faisais tous les cours, j'étais dans ceux de Saotome, ceux de Masuda, les cours d'Osawa Senseï, dans les cours de Tada Senseï quand il est rentré (d'Italie), dans les cours d'Ichihashi, de Watanabe, de tout le monde. Mais ce n'étaient pas mes professeurs, c'étaient des professeurs qui enseignaient, j'étais dans leurs cours, on était très liés, j'étais même très ami avec la plupart, car à l'Aikikai, ... j'étais un pilier de l'Aikikai. J'avais même un rôle à l'Aikikai, j'étais ce que l'on appelle le dojo no kanji, c'est-à-dire qu'on m'avait nommé membre exécutif de l'Aikikai responsable de toute l'organisation avec les étrangers. J'avais donc un rôle dans l'Aikikai et étais très ami avec tous les jeunes professeurs. On travaillait souvent ensemble dans les cours et quand j'allais à leurs cours, je servais de uke, mais ce n'étaient pas mes professeurs à proprement parler. J'ai beaucoup appris avec eux, mais ce n'étaient pas mes directeurs de travail.

C'est comme une vie d'uchi deshi, en principe ...

Oui, tout à fait. Je suivais le même enseignement que les ushi deshi.

Le système des ushi deshi existe donc à l'Aikikai ?

Oui, le système des ushi deshi existe, mais il était hors de question pour moi, pour tout un ensemble de raisons, de rentrer dans le système ushi deshi, c'est-à-dire d'habiter à l'Aikikai. Simplement parce que j'avais une vie à l'extérieur. De la même manière,

par exemple, que Yasuno qui n'a jamais voulu être ushi deshi à l'Aikikai : il n'a jamais voulu habiter à l'Aikikai parce qu'il avait une vie extérieure. Les ushi deshi sont souvent des gens... c'est un système un peu ancien. Après la guerre, ou même avant la guerre, c'étaient des gens qui n'avaient pas trop de moyens, et ils étaient là aussi pour s'occuper un peu de tout : ils s'occupaient du senseï, ils s'occupaient du dojo, ils s'occupaient du secrétariat ...

C'est un système dans lequel je n'ai jamais voulu entrer parce que quand je suis arrivé au Japon, en dehors de l'aikido j'avais envie de vivre, j'avais envie d'avoir des copines. Si j'avais été ushi deshi cela n'aurait pas été possible. J'avais aussi envie de travailler à l'extérieur. Je travaillais à l'extérieur, j'avais une vie extérieure, donc pour moi c'était hors de question. Mais au niveau de l'enseignement que j'ai reçu, je me souviens très bien, par exemple, que dès que j'ai été accepté à l'Aikikai, ça a pris un an, un an et demi ... j'ai été accepté dès le départ, mais à cette époque là, il n'y avait pas beaucoup d'étrangers, en plus, un gamin qui a 18 ans, on se demandait un peu qui c'était, donc on m'observait.

Et puis un jour le Doshu m'a pris comme uke, puis une autre fois et, arrivé à un certain moment, au bout d'un an, un an et demi, je suis devenu un pilier du dojo. Et le Doshu, tous les matins, prenait le premier uke, c'était un ancien, pas forcément un ushi deshi, en général ce n'était pas un ushi deshi, mais un très ancien, le deuxième uke c'était son fils, le troisième c'était Shibata, le quatrième c'était moi, et ensuite Miyamoto et les autres. Donc j'avais un rôle particulier. Mais je ne revendique aucune... je veux dire, que ça n'a aucune importance, que l'on ait un rôle ou

que l'on n'en ait pas, cela n'a aucune importance... je ne revendique rien du tout, pour moi c'est de l'histoire ancienne... Je suis rentré du Japon il y a bientôt trente ans : quand on me parle du Japon, c'est un peu comme à quelqu'un qui a fait une grande école à l'âge de dix-huit ans, et toute sa vie il sera « celui qui a fait cette grande école ».

J'ai fait d'autres choses après. C'est une partie importante de ma vie, c'est vrai que, quand on parle d'aikido, forcément on veut savoir où j'ai été formé. Donc voilà : j'ai été formé au Japon. Mais je ne suis pas du genre à dire : « j'étais le plus aimé, le moins aimé... ». Ce n'est pas un problème. Je pense que j'avais une place particulière dans le cœur de Ueshiba Senseï. Il l'a prouvé ensuite en me dépassant beaucoup, en m'aidant quand j'ai eu, sinon des problèmes, mais quand des gens n'ont pas été tout à fait contents de me voir rentrer en France. Et puis Yamaguchi Senseï pour qui j'étais comme un fils... voilà. Maintenant, le reste... mon travail là-bas, cela a été une chose, mais la grosse partie de ma vie, c'est le travail que j'ai fait après. Parce que tout est à faire après : quand on rentre en France, que l'on a 25 ans, on a beau être 4^e dan, on amène quelque chose d'autre, il faut travailler, il faut que les gens adhèrent à ce système, il faut que des gens aient envie de pratiquer cette forme-là. Donc cela prend du temps, je pense qu'il faut un ensemble de... de qualités, ce n'est pas seulement la technique, ni ce que l'on a fait et ce que l'on a été. C'est comment on construit tout ça, comment on devient ce qu'on est devenu, avec les bons et les mauvais côtés. Tout ce genre de chose, quoi...

À votre retour du Japon, cela n'a pas été trop difficile de vous « réinsérer » ?

C'est-à-dire que quand je suis rentré du Japon, en fait sur le plan... il se trouve que quand j'étais au Japon, les dernières années, cela m'arrivait de revenir pour 10 ou 15 jours. Donc les gens savaient que j'existais, il y avait des



gens avec qui j'avais pratiqué l'aikido avec M^e Nakazono avant de partir au Japon, donc les gens savaient que j'allais revenir. Certains m'attendaient. Il se trouve que j'avais un ami qui s'appelle Jean-Pierre Lavorato, qui est un des experts nationaux, maintenant 8^e dan, de karaté, qui avait monté un dojo à Vincennes et qui souhaitait, quand je rentrerais, que je donne des cours dans ce dojo. Ce que j'ai fait. Non, j'ai été accueilli... il n'y a pas eu... je faisais partie de la famille aikido... dès le départ, à cette époque-là on était entré dans la Fédération de judo. Le groupe qui s'appelait « Aikikai », qui était dirigé par Tamura Sensei...

C'était en quelle année ?

En 1976... était donc à la Fédération de judo, donc on m'a très naturellement accueilli et gentiment offert un poste de directeur technique sur la région parisienne, ce que l'on appelait à l'époque, si je m'en souviens, les DTR. Donc j'ai commencé à travailler là-dedans. Ainsi cela n'a pas été difficile, parce que forcément il y avait des gens qui ont été intéressés par ce que je faisais. D'un autre côté, forcément, quand on arrive comme ça dans une structure qui existe déjà, où les gens sont confortables, et que l'on amène un souffle un peu nouveau, avec une conception un peu nouvelle — en plus je pense que je ne me débrouillais pas trop mal sur le plan relationnel, et sur le plan aikido j'étais quand même un des plus jeunes 4^e dan, même au Japon, j'étais 4^e dan à 24 ans, en plus élève du Doshu — donc inévitablement, et je le comprends tout à fait, j'ai suscité des méfiances, des gens qui ne m'avaient jamais vu qui disaient... des choses de moi. Mais ça, je le trouve tout à fait normal. Enfin je veux dire que je dérangeais, c'est évident que je dérangeais. Mon propos, ce n'était pas de déranger. Mon propos, c'était de faire de l'aikido.



C'est vrai qu'il y avait des gens qui avaient tendance à dire : « Oui, mais Christian Tissier, il fait quelque chose de différent ». Alors à un moment j'en ai eu assez, et dans une assemblée générale j'ai dit : « Écoutez, arrêtez de dire que je fais quelque chose de différent, parce que ce que je fais, je ne l'ai pas inventé. Je suis allé au Japon, j'ai travaillé, je suis revenu et ce que je montre, c'est ce que j'ai appris là-bas. Je n'ai rien inventé. Ne dites pas que je fais quelque chose de différent, j'ai peut-être une approche différente. Peut-être que l'aikido a changé un petit peu, peut-être que la conception a changé. Évidemment que ça a changé ».

Mais ça n'a pas été très difficile. Je pense qu'assez rapidement les choses se sont faites.

Et quelques années après c'est...

La séparation...

... d'avec la Fédération de Judo.

C'est-à-dire que ce qui s'est passé vraiment... C'est une histoire un peu... Beaucoup de gens parlent de cette histoire... en fait les choses se sont passées très simplement. On était à l'intérieur de la Fédération de judo avec un directeur technique qui était M^e Tamura, pour lequel j'avais le plus grand respect, je pense qu'il y avait même de l'amitié : on se voyait assez souvent. Et un ensemble de gens qui n'étaient pas de ma génération, mais que je connaissais très bien, que cela soit Pierre Chassang, des gens comme ça, que je connaissais depuis très longtemps et qui étaient dans l'entourage de M^e Tamura.

Ces gens-là, depuis plusieurs années déjà, tout en étant par devant très..., comment dire, très amicaux, je savais que je les dérangeais d'une certaine manière. Mais je le comprenais tout à fait. Par rapport à ce que je viens de dire, je comprends tout à fait que je pouvais... je n'étais pas complètement inféodé sur le plan... à tous points de vue, à ça. Mais je respectais le système et j'étais dans le système. Et puis il a été question à un certain moment de quitter la Fédération de judo pour prendre une autonomie. Bien. En fait, avant que cela se fasse, M^e Tamura... M^e Yamaguchi était là, M^e Tamura était venu dîner chez moi à Vincennes, et puis à table il m'a demandé : « Christian, si on quitte la Fédération, qu'est-ce que tu en penses ? Est-ce que tu me suivrais ? » Je lui ai dit : « Moi, à ce que j'en pense, cela me semble prématuré pour un en-



semble de raisons, mais on fait partie du même bateau, il n'y a pas de problème, je vous suivrais. »

Sauf que, quand ça s'est fait, les choses ne se sont pas passées de façon très démocratiques. En fait il s'est trouvé que, pour moi, cela ressemblait plus à un putsch. C'est à dire qu'on avait déjà... En plus la séparation d'avec la Fédération de judo ne s'est pas faite de la meilleure manière qui soit, ce qui est un autre problème, mais on avait la sensation qu'on profitait de cette séparation pour faire une nouvelle fédération avec des gens déjà... « prépostés ». Et ce n'étaient pas forcément des gens avec qui j'avais envie de travailler, parce que je considérais que la façon dont ça se faisait n'était pas une façon de fonctionner très normale pour une fédération. Donc je me suis mis en arrière et j'ai dit : « Moi ça ne m'intéresse pas de fonctionner comme ça. Quelqu'un que, sans élections, on nomme déjà président... on sait qui va être qui, sans que l'on en ait parlé. Donc je ne suis pas. »

Mais je n'étais pas le seul. Il y avait beaucoup de gens qui n'étaient pas d'accord avec ce système. Parce que l'on avait l'impression que c'était un clan qui... Peut-être ai-je eu tort, je n'en sais rien, mais j'ai réagi comme ça à ce moment-là, j'ai eu le sentiment que l'on profitait de ce système pour virer tous ceux que l'on n'avait pas envie de voir, en tout cas de ne pas les reprendre de façon démocratique et de placer d'autres personnes à la tête. Donc cette affaire un peu clanique ne m'a pas plu, et j'ai donc dit : « Non, puisque c'est comme ça, je suis désolé, je reste. » Avec tous les risques. Je n'avais pas d'idée préconçue, je n'envisageais pas qu'il y ait un jour une fédération qui s'appellerait « Fédération Tissier ». D'abord je n'avais pas le pouvoir, je ne savais pas qui allait me suivre. Il se trouve qu'un ensemble de jeunes techniciens ont préféré rester

avec moi au sein de la Fédération de judo dans un premier temps : Paul Muller, d'autres gens comme ça, Philippe Gouttard, Alain Royer, beaucoup d'anciens comme Roberto Arnulfo, qui sentaient bien qu'ils n'avaient pas leur place, qu'on ne leur offrait rien, dans le nouveau système. Donc on a décidé de rester.

Vous avez saisi votre chance...

Ce n'était pas calculé. Non, il ne faut pas croire... Ce n'était pas calculé du tout. On a dit : « Ça, on n'en veut pas ». C'était en 1982, j'étais jeune, j'avais trente ans, j'étais à fond dans le truc, je n'avais pas de plan de carrière. Pour moi, l'aikido ça marchait bien, et avec ou sans fédération, de toute façon ça aurait marché.

Est-ce que à cette époque vous étiez déjà professionnel ?

J'étais professionnel dès que je suis rentré. J'avais un dojo qui m'appartenait déjà, que j'avais racheté, je n'avais pas de problème particulier. Ce n'était pas calculé, c'était un rejet d'une certaine façon de fonctionner. Et je pense plus ou moins que la suite m'a donné raison. Donc un certain nombre de personnes sont restées. On n'avait rien, on n'avait pas de structure, à part la Fédération de judo. On a vu un peu ce qu'il y avait autour de nous et on a trouvé des gens qui étaient assez compétents sur le plan intellectuel, organisationnel, pour créer une structure et puis on a commencé à travailler dans cette structure, avec la volonté de quitter un jour la Fédération de judo, mais avec de bons rapports. Et c'est ce qui s'est fait. J'ai toujours considéré que l'aikido devait prendre son autonomie par rapport au judo, mais je pense que l'on a perdu énormément à un certain moment à ne pas avoir une façon de quitter cette fédération de manière plus élégante, parce que ça a été très difficile par la suite de trouver des dojo, d'avoir des tapis. C'est évident qu'être dans une structure où il y a cinq ou six cent mille licenciés, ça facilitait beaucoup les choses quand même.

Les choses se sont faites comme ça, la FFAAA a été créée ensuite. Je n'ai pas pris de poste spécial à la FFAAA, j'étais, disons, le leader charismatique, mais je n'ai pas pris de poste, je n'ai jamais essayé d'être directeur technique national... Je vis mon truc et tant que ça me convient, c'est parfait. On me prête souvent des intentions qui, très franchement, ne sont pas les miennes, ce que je peux comprendre aussi :

beaucoup de gens ne savent pas exactement comment je vis, qui je suis, et ils ont l'impression qu'il y a toujours un peu d'arrière-pensées, mais dans ma façon de fonctionner, il n'y a aucune arrière-pensée.

C'est l'image que les gens se font...

Ce sont des images qui sont véhiculées. Je lis beaucoup de choses, j'ai lu des choses dans *Aikido-journal*, c'est pour ça qu'à un moment je n'ai pas voulu répondre à vos questions, parce que je trouvais que c'était trop polémique, que les gens qui...

Quand on interview...

Je comprends, les gens disent ce qu'ils veulent, mais c'est pour ça que je n'ai pas eu envie, à chaud, d'avoir à répondre à ça. Que ce soit Philippe Voarino, que ce soit Paul Muller, etc., on leur pose des questions eux, ils répondent pour eux, mais à chaque fois il n'y a pas de raisons de me mettre dans le coup, de parler de moi...

Dans cet article il (Philippe) attaque tout le monde...

Oui. En plus, Philippe, c'est quelqu'un que j'ai vu un petit peu, quand il est parti au Japon, il m'a envoyé quelques petites lettres pour me dire qu'il avait trouvé son sensei et je lui ai répondu que c'était super, qu'il avait vachement de chance d'avoir trouvé son sensei, d'avoir rencontré quelqu'un comme Saito. Voilà, c'est tout, point final. Après, on n'a plus eu de rapport. Et pour d'autres personnes aussi. Ils n'ont pas besoin de se comparer à qui que ce soit. Point final. Chacun fait son boulot et puis voilà.

Est-ce que, quand vous viviez au Japon, vous avez pu visiter le pays ?

Quand j'étais au Japon, au début je n'avais pas trop de moyens et je ne bougeais pas trop. Après ça, j'ai eu de quoi vivre...

Oui, parce que quand je suis allé au Japon je n'avais pas le sou : je suis fils d'ouvrier. Contrairement à ce que l'on a pu raconter, je ne suis pas fils d'industriel. J'ai travaillé aux Halles la nuit et fait des déménagements le jour pour payer mon voyage. Quand je suis arrivé là-bas, j'avais 300 francs en poche. J'étais comme tous les jeunes qui voyagent.

